

PAUL-ANDRÉ LINTEAU

BRÈVE
HISTOIRE
DE
MONTRÉAL

NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE

Extrait de la publication

BORÉAL

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Brève histoire de Montréal

DU MÊME AUTEUR

Le Retard du Québec et l'infériorité économique des Canadiens français (avec R. Durocher), Trois-Rivières, Boréal, 1971.

Histoire du Québec contemporain, tome 1 : De la Confédération à la crise (1867-1929) (avec R. Durocher et J.-C. Robert), Montréal, Boréal, 1979, 1989.

Maisonneuve ou comment des promoteurs fabriquent une ville (1883-1918), Montréal, Boréal, 1981.

Nouvelle histoire du Québec et du Canada (avec L. Charpentier, C. Laville et R. Durocher), Montréal, CEC, 1985.

Histoire du Québec contemporain, tome 2 : Le Québec depuis 1930 (avec R. Durocher, J.-C. Robert et F. Ricard), Montréal, Boréal, 1986, 1989.

Histoire de Montréal depuis la Confédération, Montréal, Boréal, 1992, 2000.

Clés pour l'histoire de Montréal. Bibliographie (avec J. Burgess, L. Dechêne et J.-C. Robert), Montréal, Boréal, 1992.

Histoire du Canada, collection « Que sais-je ? », n° 232, Paris, Presses Universitaires de France, 1994, 1997, 2007.

Barcelona-Montréal. Desarrollo urbano comparado / Développement urbain comparé (avec Horacio Capel), Barcelone, Publications de la Universitat de Barcelona, 1998.

Vers la construction d'une citoyenneté canadienne (avec J.-M. Lacroix), Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2006.

Vivre en ville. Bruxelles et Montréal (XIX^e-XX^e siècles) (avec S. Jaumain), Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2006.

Paul-André Linteau

Brève histoire de Montréal

Nouvelle édition augmentée

Boréal

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour ses activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Couverture : Ludwig Vinches, *Vue de Montréal du mont Royal*, 2006.

© Les Éditions du Boréal 2007
Dépôt légal : 3^e trimestre 2007
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Linteau, Paul-André, 1946-

Brève histoire de Montréal

2^e éd.

ISBN 978-2-7646-0521-9

1. Montréal (Québec) – Histoire. I. Titre.

FC2947.4.L553

2007

971.4'28

C2007-941279-3

Introduction

Ce livre se penche sur l'histoire d'une ville au destin exceptionnel! D'abord petite colonie missionnaire abritant une cinquantaine de personnes, Montréal est devenue l'une des grandes villes du continent, une métropole de trois millions et demi d'habitants, principal foyer culturel du Québec et des francophones d'Amérique.

Tirant de ses origines françaises des traits de civilisation qui sont devenus au fil des siècles plus spécifiquement québécois, elle a aussi intégré une forte influence britannique, puis plus récemment l'apport diversifié d'autres cultures. Elle l'a fait en vivant au rythme du continent nord-américain et en symbiose avec lui.

Raconter ses 365 ans d'histoire dans un nombre de pages restreint relève du défi. Il est toutefois possible de le faire en distinguant bien les étapes de l'évolution de la ville et en dégagant pour chacune d'elles les traits essentiels et les tendances de fond. C'est d'ailleurs parce qu'il n'existait pas d'ouvrage de ce genre que j'ai décidé d'en écrire un. Il me paraissait nécessaire d'offrir une vue d'ensemble de l'histoire de la ville qui

donne un sens à son évolution et qui présente une synthèse des travaux des spécialistes. Cette brève introduction à l'histoire de Montréal donnera au lecteur et à la lectrice, je l'espère, l'envie d'en savoir plus.

Cette vision d'ensemble est le résultat de mes nombreuses années d'enseignement et de recherche sur l'histoire de Montréal. Elle s'appuie aussi sur les travaux de centaines d'auteurs qui ont exploré diverses facettes de son passé. Je remercie la regrettée Louise Dechêne, Jean-Claude Robert et François Ricard pour leurs précieux commentaires.

La première édition de ce livre a été publiée en 1992, l'année de la célébration du 350^e anniversaire de la fondation de Montréal. La présente édition apporte quelques corrections au texte original, mais elle offre surtout une mise à jour et un développement de la période récente. Le chapitre 12, qui allait de 1960 à 1992, a été remplacé par trois nouveaux chapitres.

chapitre I

Hochelaga

La naissance de la ville de Montréal a lieu en 1642, mais l'histoire de son territoire est évidemment beaucoup plus ancienne. La connaissance de cette partie du passé de Montréal reste toutefois, encore aujourd'hui, très partielle. On sait que l'île a été fréquentée, et même habitée, par des Amérindiens avant l'arrivée des Français, mais les spécialistes sont loin d'être unanimes à propos du sort de ces premières populations.

Un site exceptionnel

Pour comprendre les raisons qui ont poussé des groupes à s'installer, provisoirement ou en permanence, dans l'île de Montréal, il faut en premier lieu s'arrêter aux caractéristiques de son site. Il y a plusieurs millénaires, seul le sommet du mont Royal émergeait des eaux de la mer de Champlain. La montagne a servi de point d'ancrage aux terres qui, après le retrait de cette mer, ont formé l'île de Montréal. Le mont Royal est resté un élément déterminant du paysage montréalais.

Plus déterminante encore pour l'histoire de Montréal est la présence du fleuve. Un peu partout dans le monde, les grands fleuves ont été des berceaux de civilisation et ont favorisé l'émergence de villes importantes, d'autant plus que, longtemps, la navigation a représenté le principal moyen de transport des personnes et des marchandises sur de longues distances. Le Saint-Laurent ne fait pas exception. Pourquoi est-ce Montréal, plutôt que Sorel ou Trois-Rivières, qui est devenue la plus importante agglomération le long du fleuve ? D'une certaine façon, cela s'explique, comme nous le verrons, par toute son histoire. Il y a toutefois des contraintes géographiques dont il faut tenir compte.

En provenance de l'Atlantique, la navigation sur le fleuve rencontre à Montréal un obstacle majeur : les rapides de Lachine. Il faut alors décharger les embarcations et effectuer un long portage jusqu'à Lachine. Le même problème se pose en sens inverse. Ce déchargement obligatoire fera à long terme la fortune de Montréal.

On peut penser qu'à l'époque préhistorique Montréal a fourni un lieu de campement provisoire aux groupes qui circulaient dans la vallée du Saint-Laurent. Ils y trouvaient d'ailleurs facilement de quoi s'alimenter : gibier, poisson et petits fruits.

Les témoignages archéologiques d'une présence humaine préhistorique dans l'île de Montréal sont peu nombreux. On sait que la vallée du Saint-Laurent a commencé à être occupée il y a environ 6 000 ans, mais les artefacts trouvés dans le sous-sol de Montréal ne paraissent guère remonter à plus de quelques siècles avant l'arrivée des Européens. Il est plausible que l'île ait été fréquentée bien avant, mais cela reste à démontrer. On ne sait pas non plus exactement à quel moment

des Amérindiens se sont installés en permanence dans l'île de Montréal, mais on sait qu'en 1535, quand l'explorateur français Jacques Cartier l'a parcourue, il y a trouvé une population sédentaire habitant un grand village, Hochelaga.

Les Iroquoiens

Ces Amérindiens font partie du groupe appelé Iroquoiens du Saint-Laurent. Ces derniers appartiennent à la grande famille linguistique des Iroquoiens, tout comme d'autres nations dont les Hurons et les Iroquois, mais ils constituent un peuple distinct. Leurs origines sont mal connues. Les Iroquoiens du Saint-Laurent auraient formé un groupe culturel spécifique vers 1300, et leur émergence serait le résultat de l'évolution de groupes établis antérieurement dans la région. Les spécialistes décèlent des différences au sein de ce peuple, en particulier entre les groupes qui s'implantent dans les environs de Québec et ceux de Montréal.

Les Iroquoiens du Saint-Laurent, à l'instar des Hurons et des Iroquois, sont des sédentaires qui vivent principalement de l'agriculture. Ils cultivent surtout du maïs, mais aussi des haricots, des courges et du tabac. Ils pratiquent la pêche et la chasse pour compléter leur alimentation. Ils entretiennent des relations de commerce avec les chasseurs-cueilleurs algonquiens et échangent avec eux du maïs contre des peaux de fourrure et de la viande.

Les femmes jouent un rôle important dans la société iroquoise et sont à la tête des familles et des clans. Ce sont elles qui cultivent la terre. Elles fabriquent aussi de la poterie ornée

de motifs originaux qui témoignent des traits culturels distincts des Iroquoiens du Saint-Laurent.

Ces Iroquoiens vivent dans des villages entourés d'une palissade de bois, dont les plus importants comptent au-delà de mille habitants. Ils construisent de grandes maisons de forme oblongue dans lesquelles résident un certain nombre de familles appartenant à un même clan. Ces habitations sont faites d'un treillis de bois recouvert d'écorce. Les champs cultivés entourent le village.

Au bout d'une période de dix à vingt ans, quand les champs sont devenus moins fertiles, les Iroquoiens déménagent leur village dans un autre site, généralement situé à proximité du précédent.

Le village d'Hochelaga décrit par Cartier correspond à ce portrait général. Il est entouré d'une haute palissade à laquelle sont accrochées des galeries permettant aux défenseurs de lancer des projectiles contre les assaillants. Une seule porte d'entrée donne accès au village. À l'intérieur, Cartier voit une cinquantaine de maisons, longues de 50 pas et larges de 12 à 15 pas. Chacune est subdivisée en espaces distincts pour chaque famille et est dotée d'un foyer central où sont cuits les aliments. Le visiteur estime la population à 1 000 personnes, mais d'après le nombre et les dimensions des maisons il faudrait probablement, selon l'ethnologue Bruce Trigger, compter environ 1 500 habitants.

Où était situé Hochelaga? Cette question reste encore aujourd'hui un mystère. D'après Cartier, il se trouvait à proximité de la montagne. Au XIX^e siècle, on a découvert les vestiges d'un village iroquoien — le site de Dawson — au sud de la rue Sherbrooke, face à l'Université McGill. Ses dimensions sont beaucoup plus petites que celles du lieu décrit par l'explorateur

français; il s'agirait probablement d'un autre village, peut-être d'un satellite d'Hochelaga.

Tout repose évidemment sur l'interprétation du récit de Cartier. Si, comme le pensent la plupart des spécialistes, Cartier a abordé l'île du côté du fleuve, alors Hochelaga se trouvait probablement quelque part entre l'actuelle rue Sherbrooke et la montagne. Si, comme l'a soutenu Aristide Beaugrand-Champagne, il est arrivé par la rivière des Prairies, alors le village était situé sur l'autre flanc de la montagne. Ainsi, à moins que de nouvelles découvertes archéologiques ne fassent avancer le débat, la question de l'emplacement du village restera sans réponse. Ce qui est certain, c'est qu'il n'y a pas de relation directe entre l'emplacement d'Hochelaga et celui de la ville de Montréal, puisque celle-ci sera érigée au bord du fleuve.

Cartier revient à Montréal en 1541. Le récit de son voyage mentionne deux villages iroquoiens en bordure du fleuve, probablement des campements de pêche temporaires, l'un près du courant Sainte-Marie, l'autre au bord des rapides de Lachine. Cette fois il n'est plus question d'Hochelaga, mais de la ville de Tutonaguy, que Cartier ne visite pas. S'agit-il d'un autre nom pour Hochelega (ou même du véritable nom du village, Hochelaga désignant plutôt l'ensemble de la région) ou d'un établissement qui l'aurait remplacé? La question n'a jamais reçu de réponse satisfaisante.

On peut retenir de tout cela qu'au ^{xvi}^e siècle, et peut-être avant, il y a eu dans l'île de Montréal au moins un important établissement sédentaire habité par des Iroquoiens du Saint-Laurent. Or, en 1603, quand Champlain explorera le fleuve, ces Iroquoiens n'occupent plus Montréal ni d'ailleurs le reste de la vallée du Saint-Laurent. Plusieurs hypothèses ont été avancées pour expliquer leur disparition. Une série de mauvaises

récoltes causées par un climat trop rigoureux auraient pu provoquer un déplacement des populations. Les maladies introduites par les Français, et contre lesquelles les Amérindiens n'étaient pas immunisés, auraient pu clairsemer leurs rangs. Il est probable aussi qu'ils ont été attaqués soit par des Hurons, soit par des Algonquins, soit par des Iroquois. Désireux de profiter du nouveau commerce des fourrures qui se développe avec les Français à la fin du XVI^e siècle, ces rivaux se seraient débarrassés des Iroquoiens du Saint-Laurent qui avaient la mainmise sur le fleuve, principale voie de passage. Il se pourrait aussi qu'une combinaison de ces facteurs ait contribué à la disparition des Iroquoiens du Saint-Laurent. Il est en outre vraisemblable qu'une partie des survivants ont été intégrés à d'autres groupes amérindiens. Au début du XVII^e siècle, il n'y a donc plus à Montréal aucun établissement sédentaire amérindien, bien que l'île reste un lieu de passage pour des groupes en expédition de chasse, de guerre ou de commerce.

Les visiteurs français

L'irruption des Français a manifestement commencé à perturber l'équilibre écologique, économique et politique qui s'était établi dans la vallée du Saint-Laurent. Ils ont pourtant attendu plus d'un siècle avant de s'installer en permanence dans l'île de Montréal. Quelles y ont été leurs interventions avant 1642 ?

Jacques Cartier est le premier Français et le premier Européen à mettre le pied sur les rives de l'île. Il y arrive en octobre 1535 et ne reste qu'une journée à Montréal. Il n'a pas d'interprète avec lui, de sorte qu'il ne peut profiter pleinement

des informations que lui fournissent les habitants du lieu. L'une de ses contributions les plus importantes est évidemment le récit qu'il a fait de sa visite du village d'Hochelaga. Il a aussi livré une première description du territoire, même s'il ne s'est pas rendu compte qu'il s'agissait d'une île. Il a en outre contribué de façon durable à la toponymie en donnant le nom de « mont Royal » à la montagne, un nom qui sera par la suite étendu à toute l'île puisque « Montréal » n'est qu'une autre façon de l'écrire (« réal » étant synonyme de « royal »). Il a également fait connaître le nom d'« Hochelaga », qui est resté très présent dans la toponymie montréalaise.

Au cours du second et tout aussi bref voyage qu'il effectue en septembre 1541, Cartier n'ajoute pas grand-chose aux connaissances sur Montréal, sinon qu'il va cette fois jusqu'au pied des rapides de Lachine. En 1543, Roberval se rend à son tour jusqu'à Montréal, mais on ne sait rien de son voyage, sauf qu'il est probablement allé lui aussi jusqu'aux rapides de Lachine. Vers 1585, un neveu de Cartier, Jacques Noël, refait le périple de son oncle et, comme lui, escalade le mont Royal, mais il n'apporte aucune information nouvelle.

Il faut attendre Samuel de Champlain pour voir les Français reprendre contact avec Montréal. En 1603, Champlain parcourt à son tour le Saint-Laurent jusqu'aux rapides de Lachine. Grâce à des guides amérindiens, il obtient des informations précises sur la géographie du territoire en amont de Montréal, en particulier sur le réseau du Saint-Laurent jusqu'au lac Huron, ainsi que sur le rôle de l'Outaouais dans le transport des marchandises vers l'intérieur. Il est donc en mesure d'apprécier beaucoup mieux que ses prédécesseurs la position stratégique qu'occupe Montréal au confluent de ces deux axes commerciaux.

C'est cependant en 1611, trois ans après avoir fondé Québec, que Champlain s'intéresse de plus près au potentiel de l'île. Il y séjourne alors quelques semaines dans le but de se consacrer à la traite des fourrures et en profite pour explorer les environs. Il voit l'intérêt qu'il y aurait à établir un poste de traite à cet endroit et choisit même un emplacement, sur le site appelé aujourd'hui Pointe-à-Callière, précisément là où, 31 ans plus tard, s'installeront Maisonneuve et son groupe. Champlain y défriche un espace, qu'il nomme place Royale, puis fait construire un muret et préparer deux jardins qu'il enseme. Sur une carte qu'il publie en 1613, il utilise pour la première fois le toponyme « Montréal » pour désigner l'île.

Au cours des années qui suivent, Montréal devient un lieu de rencontre entre les Amérindiens et les commerçants français. Les premiers y viennent par groupes, au cours de l'été, avec leurs canots chargés de fourrures des Pays d'en haut, qu'ils échangent contre des produits européens. Cependant, le projet de Champlain d'y établir un poste permanent ne se réalise pas. Les effectifs français ne sont tout simplement pas suffisants pour maintenir deux habitations distinctes, l'une à Québec et l'autre à Montréal. Il faut donc se contenter d'une présence saisonnière à ce dernier endroit.

Un autre facteur dissuasif est la menace croissante que font peser les Iroquois. Champlain s'est en effet associé aux Algonquins et aux Hurons et accepte de participer à certaines de leurs expéditions guerrières contre les Iroquois. Or ces derniers, et en particulier les Agniers (Mohawks), ont acquis une remarquable puissance guerrière et sont en mesure non seulement de résister à leurs ennemis, mais également de passer à l'offensive. Ils sont eux aussi devenus des intermédiaires dans le commerce des fourrures, non pas avec les Français, mais avec

les marchands de la Nouvelle-Hollande (plus tard la colonie de New York). Leur objectif est clair : contrôler le flux des fourrures qui passe par le Saint-Laurent, en éliminant leurs concurrents.

La poignée de Français installés en Nouvelle-France ne fait pas le poids face aux milliers de guerriers que peut mobiliser la Confédération des Cinq-Nations iroquoises. Les Iroquois ont bientôt à leur disposition des armes à feu, que leur fournissent les Hollandais, de sorte que les Français perdent leur avantage technologique initial. Pour l'heure, les Iroquois font surtout des incursions de harcèlement, mais c'est suffisant pour créer un climat d'insécurité et perturber l'acheminement des fourrures par la voie du Saint-Laurent. Quand finalement, en 1634, Champlain sera en mesure d'ouvrir un deuxième poste permanent, c'est à Trois-Rivières qu'il le fera.

Le projet d'établir une habitation à Montréal est donc remis à des jours meilleurs. En 1636, Jean de Lauson, directeur de la Compagnie des Cent-Associés qui contrôle la Nouvelle-France, se fait concéder par l'entreprise, en utilisant un prête-nom, une seigneurie comprenant toute l'île de Montréal. Il n'a manifestement pas l'intention de remplir ses obligations de seigneur en y établissant des colons. Il s'agit plutôt d'un geste spéculatif, car Lauson est bien placé pour connaître le potentiel du site de Montréal.

chapitre 2

Ville-Marie 1642-1665

Champlain rêvait d'installer un poste de traite à Montréal. En 1642, c'est plutôt une colonie missionnaire qui s'y implante. Cela explique le nom de Ville-Marie qui est alors utilisé, bien que celui de Montréal soit plus fréquent. Les débuts sont difficiles, mais les Montréalistes — comme on les appelle — tiennent bon et l'établissement prend peu à peu racine.

Un projet missionnaire

Pour comprendre le contexte de la fondation de Montréal, il faut se replacer dans la France des années 1630. Un mouvement de renouveau religieux, fait d'exaltation mystique et d'un désir d'étendre la foi catholique, touche alors une partie de l'élite française, aussi bien dans la noblesse que dans la bourgeoisie. Il donne naissance à une foule d'œuvres nouvelles : communautés religieuses, organismes de charité, missions.

Une société secrète, la Compagnie du Saint-Sacrement, canalise une partie de l'énergie de ces dévots et rassemble de nombreux personnages influents du royaume. C'est aussi l'époque où les catholiques français découvrent les missions du Canada, grâce en particulier aux *Relations* que publient les jésuites.

C'est dans ce milieu qu'évolue le véritable père du projet de Montréal, Jérôme Le Royer de La Dauversière, percepteur d'impôt à La Flèche. Fervent catholique, fondateur de diverses œuvres religieuses et charitables dans sa ville, il est aussi membre de la Compagnie du Saint-Sacrement. Vers 1635, il a pour la première fois l'idée de fonder un établissement missionnaire à Montréal. Son projet se précise à compter de 1639, alors qu'il rencontre à Paris le prêtre Jean-Jacques Olier, futur fondateur des sulpiciens, qui avait en tête une idée semblable. Tous deux réussissent à intéresser à leur projet des personnes riches et influentes, dont le supérieur de la Compagnie du Saint-Sacrement, Gaston de Renty.

Ils mettent sur pied la *Société de Notre-Dame de Montréal pour la conversion des sauvages de la Nouvelle-France*. Leur objectif est de créer à Montréal une colonie missionnaire dans laquelle des Amérindiens convertis au catholicisme et des Français vivraient côte à côte en pratiquant l'agriculture. Le commerce des fourrures, qui est encore la principale raison d'être du Canada, ne les intéresse pas. Il s'agit bien d'une œuvre essentiellement religieuse. Les dirigeants de la Société parviennent à recueillir des sommes importantes qui devraient permettre de pourvoir à tous les besoins initiaux de leur colonie et de ses habitants.

Ils obtiennent la seigneurie de l'île de Montréal qui avait été précédemment concédée à Jean de Lauson. Il leur faut trouver un chef pour prendre la tête de l'établissement. Ils ont la

An aerial photograph of the Montreal skyline, showing various skyscrapers and buildings, with a teal color overlay. The image is positioned on the left side of the page, partially obscured by a dark teal vertical bar.

Paul-André Linteau

BRÈVE HISTOIRE DE MONTRÉAL

Paul-André Linteau trace ici une passionnante histoire de Montréal depuis la préhistoire jusqu'au début du ^{xxi} siècle.

Il fait ressortir les grandes tendances — socio-économiques, politiques et culturelles — de l'histoire de la ville et met en lumière les influences françaises, britanniques puis américaines qui ont orienté son développement. Il raconte les origines de la diversité ethnique et culturelle de Montréal et montre comment, de petite colonie missionnaire, la ville est devenue une grande métropole et le principal foyer culturel du Québec et des francophones d'Amérique.

*Paul-André Linteau est historien et professeur à l'Université du Québec à Montréal. Il est l'auteur de *Maisonneuve ou comment des promoteurs fabriquent une ville, 1883-1918*, de *Histoire de Montréal depuis la Confédération* et coauteur de *Histoire du Québec contemporain, tous trois parus aux Éditions du Boréal*.*